

Victor-Lévy Beaulieu

MÉMOIRES
D'OUTRE-TONNEAU

Boréal

© Victor-Lévy Beaulieu et les Éditions Trois-Pistoles 1995
© Les Éditions du Boréal 2010 pour la présente édition
Dépôt légal : 2^e trimestre 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Beaulieu, Victor-Lévy, 1945-

Mémoires d'outre-tonneau

(Boréal compact ; 214)

Éd. originale : Montréal : Estérel, 1968.

ISBN 978-2-7646-2034-2

I. Titre.

PS8553.E23M45 2010 843'.54 C2010-940709-1

PS9553.E23M45 2010

*De façon posthume,
Pour Laurent Boisvert,
Qui, le premier, m'apprit
La ferveur. Il aimait
Victor Hugo, le calembour
Et le petit pays d'exil
De Morial-Mort. Il écrivit
Une série d'ouvrages pour
La jeunesse, dont Grain
de sel au pays des Mau-Mau.
Mais il aurait voulu devenir
Pianiste de concert.*

Je porte en moi un monde étrange, silencieux et impersonnel.

La nuit, des songes m'habitent qui me rappellent l'insaisissable.

Le jour, je rêve que je dors. Et mes actions sont pleines de sommeil. Mes yeux sont des puits d'obscurité; j'ai d'ailleurs les prunelles noires et le blanc des yeux noir. Je fais peur à tout le monde. Les garçons disent: «Voilà le bonhomme Satan qui arrive. Sauvons-nous. Il a la peste.»

Est-ce ma faute à moi si ma peau est vineuse? Si je suis laid? Si je suis nu? Si je pue et si je suis sale?

Les gens me fuient. Je n'ai rien ni personne. Je suis seul. Je m'appelle Satan.

Chez les Lunatiques de la Longue-Pointe, j'ai été très longtemps soigné par des gens plus malades que moi. Par des mangeurs et des buveurs de médecines défoliantes. Ils auraient voulu que je leur ressemble, que je fasse le chien couchant, le chien facile, dompté et apprivoisé, que je rampe, queue basse et crocs limés. Ils auraient voulu que je sois comme eux et que je traîne comme eux l'ordure de ce qu'ils appelaient mon corps et mon âme. Avec vanité. Avec orgueil. Mais j'ai refusé de faire le chien couchant, le chien facile, dompté et apprivoisé, le chien qui rampe, queue basse et crocs limés. Un jour, avec Lascar mon compagnon d'infortune, je me suis levé. Nous n'avons pas pris nos lits ni nos robes blanches de malades. Non. Lascar a assommé le gardien et je l'ai achevé avec mes crocs de chien mauvais, de chien enragé, de chien libre. Et je n'ai eu aucun remords, aucun mal ni au corps ni à l'âme. Comme le vent était frais ce soir-là! Et comme ce sang qui séchait sur ma main goûtait bon!

J'ai eu plus de chance que les autres. Plus de chance que Lascar qui n'a eu qu'une nuit de liberté. À l'aube de sa première ivresse, il recevait une balle entre les deux yeux, don d'un Lucky Luke de la force constabulaire du Grand Morial.

Il est vrai qu'aujourd'hui je paie. Il est vrai que j'ai toujours payé. Qu'il y a des prisons plus terribles que celle des Lunatiques de la Longue-Pointe. Il y a la prison de mon nom, par exemple, il y a la prison du nom qu'on m'a donné. Pour tous, je suis maintenant Satan, le bonhomme Satan Belhumeur, celui qui a la peau vineuse, celui qui porte la peste, celui qui fait peur aux petits mongols à batterie, aux garçonnnes et aux garçons.

Je n'ai pas d'histoire à raconter. J'ai perdu le goût de raconter des histoires. J'ai appris que plus personne n'écoute les histoires que tout le monde raconte, que plus personne ne s'intéresse à la découverte de nouvelles Amériques ne portant ni vesses, ni puces, ni infamie. J'ai appris que je vis dans un monde vénal, corrompu jusqu'aux moelles, sans avenir et sans grandeur. Ma connaissance est banale, qu'on me rétorque sans qu'il n'y ait de cesse dans la remontrance, comme si c'était un vieux disque de Michel Louvain, toujours le même, voix sirupeuse que crachent les radios, de Hull à Blanc-Sablon. Mais moi je m'en moque. Ma connaissance m'appartient. Je me retrouve en elle, et quand je m'y perds, c'est pour mieux en souffrir.

Hier, je suis descendu pour la première fois dans la bourgade des Trois-Pistoles qui est à deux heures de marche du tonneau dans lequel je vis comme autrefois Diogène qui était aussi laid et aussi dégoûtant que moi. J'ai erré dans les rues des Trois-Pistoles, une lanterne dans une main et mon pénis dans l'autre, et je me suis onanisé tout mon content face à ces fenêtres derrière lesquelles de jeunes Pistolètes donnaient la tétée à de petits mongols à batterie chantonnant déjà comme Michel Louvain. J'ai crié quand le sperme a giclé de ma verge: «Je cherche un homme! Vous ne comprenez donc pas? Je cherche un homme!» Un garçon est apparu et il tenait un bocal contre son ventre. Il était si maigre qu'il avait l'air d'une ficelle dans laquelle on aurait fait un nœud. Comme je m'éloignais, il s'est penché sur le sol et, à l'aide d'une petite pelle, il a recueilli ma semence, l'a mise dans le pot qu'il a aussitôt refermé, et m'a dit: «Tu reviendras demain, Satan. C'est bon pour les vers de terre, ton engrais jaunâtre.»

Où que j'aïlle et aussi loin que je marche, tout le monde m'appelle toujours Satan. D'où leur vient la connaissance de mon nom?

Je rêve que je dors, c'est donc le jour. Je m'endors de ce sommeil de mort qui me vaudra cette nuit encore bien des cauchemars. Tout autour de moi est silence. Je pense que je suis crucifié à la terre, que j'ai mon tonneau sur ma tête, que des tas de petits hommes noirs en livrée funèbre découpent ma chair pour en faire un putrescent saindoux.

Depuis quelques jours, j'ai le sommeil douloureux. Je rêve que je suis éveillé et cela est pis que si je l'étais vraiment. Je rêve que j'ai faim, et cette faim est intenable. Ce n'est pas la faim du ventre mais la faim du vent qui est la plus pénible

des faims. Je voudrais vous parler de la faim du vent, de la lassitude qu'elle laisse en moi, de cette espèce de curetage qu'elle y fait dans une souffrance qui m'emplit les yeux de mon sang, qui me poliomyélite les jambes et me creuse une fosse où je tomberai le jour de la fin des vents, de la fin de la faim des vents. C'est un éclair gigantesque qui m'aveuglera alors. C'est le tonnerre qui m'assourdira les tympans pendant des éternités. Oui, comme je voudrais vous parler de la faim des vents. Comme je voudrais !

Quand je me réveille, je comprends l'inutilité de me désendormir : le rêve du jour est aussi dramatique que celui de la nuit.

Je ne dormirai jamais plus. Ni ne m'éveillerai jamais plus. Je suis le vivant de l'entre-deux-mondes. Le mort de l'entre-deux-mystères.

Mais au fond de moi je ne sais pas qui je suis.

Jadis, tout était plus simple. Plus rationnel. On a mis la banalité dans ma vie. On a mis la rigueur dans ma vie. Comme tout le monde, je me laissais emporter par la révolte, la violence, l'angoisse et la désespérance. Je jouais le jeu, je n'étais même pas dupe, je savais qu'un jour tout se tasserait et que je deviendrais comme les autres, sans vraie révolte, sans vraie violence, sans vraie angoisse et sans vraie désespérance. Aujourd'hui, je ne sais plus. Aujourd'hui, je m'interroge. Pourquoi suis-je devenu ce solitaire dont le tonneau dans lequel il vit s'emplit aux trois quarts d'eau lorsque tombent les grandes averses qui font des œufs brouillés avec toute cette terre pistoloise prise en mottes? Pourquoi faut-il alors que j'aie devant mes yeux tout le film éraillé de ma fausse jeunesse? Pourquoi faut-il que m'obsède l'ancienne table de travail sur laquelle s'empilaient ces rapports de comptabilité bourrés d'inexactitudes et qu'on me demandait de réviser, moi qui ne connais rien à la seule poésie qui soit authentique, celle des chiffres? Et pourquoi, contre ma poitrine, cette rose é tampée en tatou dont le parfum me comble encore de la nostalgie du corps de Lumina?

Lumina! Elle avait été appelée Lumina parce qu'en apparaissant dans le ciseau écarté des cuisses de sa mère, tout le monde avait dit: « Cette enfant sera l'enfant de la lumière. »

Lumina abhorrait son nom. Parce qu'elle était noire, stupidement noire dans un monde blanc; parce que le soleil de ses yeux était noir et que sa noirceur assombrissait tout ce qu'elle touchait, Lumina fut plutôt l'enfant des machinations obscures du monde. Je pense qu'elle n'était pas folle ainsi que le pensait tout le monde à cause de la pigmentation singulière de sa peau. Au contraire, Lumina avait une grande âme. Mais elle était si noire, si noire ma Lumina! Je suis

tombé amoureux d'elle, du bout de son tétou plutôt qui, dans une allée étroite de chez *Gagnon Guénilles*, mercier jamais remercié, avait frôlé mon épaule. Dès ce jour, j'ai été le Zoulou de Lumina, son âme damnée, son chien savant, son perceur d'utérus, son lèche-mamelles et son lèche-cul, son avaleur de sabres, de langues de vipères, de tripes chaudes et de doigts de pieds.

Et tout cela sans jamais vraiment savoir pourquoi. Sans jamais vraiment comprendre que c'était le symbolisme de son esclavage que j'aimais en Lumina, tous ces coups de fouets imaginaires qui s'étaient incrustés dans la peau noire de son dos, tous ces temps mal vécus de famine, de mauvais traitements, toutes ces saignées de pieuvres blanches qui lui avaient déformé le sexuel, comme une grosse Molson sentant la mauvaise levure entre ses jambes. Avec Lumina, je basculais dans le monde noir où nous attendaient les spectres agités et les monstres livides du refus du monde. Lumina disait souvent : « Il n'y a qu'en musique que deux noires valent une blanche ; dans la vie, cela n'arrive jamais : il faut des millions et des millions de noires pour une seule blanche. C'est pourquoi je serai toujours toute croche dedans mon âme et mes cors. »

Tu es un homme, on te retire tes yeux, tu deviens noir, et on t'appelle Satan. Tu deviens noir quand on te retire tes yeux, on écrit sur ton front : Satan ; et alors tu ressembles à Lumina, tu deviens noir quand on te retire tes yeux, tu deviens l'enfant de chienne des machinations obscures du monde. Et pour t'en récompenser, on t'assassine ou on t'enferme dans l'aile psychiatrique des Lunatiques de la Longue-Pointe. Lumina a été l'assassinée et moi l'interné. Ici se termine l'histoire de mon énorme Nègresse qui habitait en terre pistoloise. Ici pourrait commencer le récit de Satan.

Cela m'écœure de raconter ma vie.

Tout d'ailleurs m'écœure depuis toujours.

Les vérités que l'on voudrait me voir dire m'indiffèrent et il m'est impossible de crier pour que s'entendent vraiment les cauchemars qui me diffèrent.

Tout ce que je pense, c'est que j'habite un tonneau qui moabite dans la terre pauvre. Près de mon tonneau, il y a deux saint-joseph qui s'étiolent entre les pierres. Tout le monde se fiche évidemment qu'il y ait deux saint-joseph presque sous mes pieds, et pourtant ils constituent presque l'entier de mon existence. Ce sont des vérités comme celles-ci qu'il est impossible de dire parce que les Pistolets attendent autre chose de vous. Et ce que les Pistolets attendent de moi me désabuse. Ils voudraient qu'on leur rappelle ce qu'ils sont, et ce qu'ils sont ne vaut guère mieux que cette poussière stérile dans laquelle s'étiolent mes deux saint-joseph.

Mon Royaume, a dit Barbelu Pansufique, est d'un autre monde. Quel enfirouapé que cet inexistant Barbelu Pansufique !

Il aurait dû dire : « Mon royaume, bande de crottins, n'est d'aucun monde. Sauvez-vous comme vous le pouvez et pendant que vous le pouvez. »

Je regarde mes deux saint-joseph qui s'accrochent à leur désespérance de vie. Tous les jours, je les éloigne davantage de ce soleil qu'ils ne voient plus qu'au crépuscule. Quand il pleut, je les couvre de mon vieil imperméable pour qu'ils ne boivent pas de cette eau qui les protégerait de la mort. Il faut les voir vers les dernières heures du jour. Il faut les voir tendre leur tige blêmissante, ouvrir leurs feuilles poussiéreuses et retomber comme des parachutistes sans parachute quand

j'allonge mon pied et que je le place devant les pierres, malheureusement. Mes deux saint-joseph ont traversé presque tout le pays des tiges chlorophylliques. Ils s'en vont vers la mort comme tout un chacun, et c'est inéluctable. Mais je m'ennuierai d'eux quand ils ne seront plus là. Aussi vivrai-je de leur souvenir en me les rappelant en moi-même, en les assassinant encore, en leur interdisant jusque dans mes pensées le soleil et la pluie.

Ce que j'ai à dire, à redire et à dédire, je le cherche.

Tout ce que j'ai été n'a plus d'importance maintenant que j'habite ce tonneau.

Tout ce que je suis n'était pas hier et ne sera pas demain.

Comment alors faire la part des choses? Comment raconter mon histoire? Et cette histoire-là que je raconterais, serait-ce seulement de l'histoire?

Il faudrait que j'écrive tout le temps, que j'aie des millions de stylos et des millions de mains tenant tous ces stylos pour que mes nombreux récits, simultanément, se dévoilent ainsi que ça se passe en moi-même quand je n'y songe pas, surtout quand je n'y songe pas, avec tous ces détails que je connais et que des vies entières d'hommes ne pourraient pas résumer. Je rêve souvent que tous les livres du monde ne sont que les briques d'une gigantesque maison, qu'il y a des millions de maisons comme il y a des millions de planètes, et que toutes ces maisons-là resteront à jamais inachevées. C'est pour cela que ma tentative m'écœure. Je voudrais toucher tout le monde et je ne touche personne et je ne me touche pas davantage.

Autrefois, je songeais à un art qui rendrait tous les autres périmés, qui serait l'alpha et l'oméga de l'existence advenue. J'ai compris que cet art était impossible et de plus inutile. J'ai compris tant de choses depuis que j'habite ce tonneau!

C'est d'ailleurs le conseil que je conseille à tous: un jour,

laissez tout derrière vous, ou devant vous peu importe, marchez vers le désert des Trois-Pistoles. Si vous y parvenez, tous vos problèmes seront résolus : en quelques heures, vous creverez affamé et assoiffé et les vautours nécrophages et nécrologiques vous déshabilleront avant de vous manger et vos os blanchiront sous le soleil intenable et seront engloutis sous des montagnes de sable empuanti.

Mais si vous ne trouvez pas le désert, vous dénicheriez sûrement un vieux tonneau quelque part. Achetez-le, volez-le, cela n'a aucune importance, roulez-le tant que vous le pourrez et aussi loin que possible, puis mort de fatigue, entrez dans le tonneau et essayez d'y dormir.

Le sommeil viendra bien en son temps.

Le sommeil vient toujours.

Je dis qu'il est venu le moment de brûler les vils et les hommes-villes. L'atome ne guette que la saison de l'éclatement. Tremblez mortels ! Tremblez Pistolètes qui êtes grosses ! Tremblez mongols à batterie, tremblez têteux tétards tétant tétons thématiques ! La fin des jours et des nuits est proche ! En vérité en vérité, je pourrais mieux vous le dire et plus longtemps !

Lorsque je quitte mon tonneau, je me fais prédicateur. Je mets mes cornes qui ne sont pas celles de l'abondance et muni de la foudre satanesque, je cours la compagne en effrayant ses habitants. Si j'étais Français, on me ferait discourir dans l'église Notre-Dame (à moins que ce ne soit comme Lamennais dans la cathédrale de Paris). Si j'étais musulman, je serais le grand-prêtre de la Mecque et le serviteur de Barbelu Pansufique se préparant à donner raison à sa Mère, la dénommée Guerre-très-sainte. Mais comme je ne suis vaguement que Pistolet, on m'a mis chez les Lunatiques de la Longue-Pointe où personne ne tremble de ce que vous dites. Où personne ne vous écoute. Maintenant, tous les hommes habitent tous la maison de maladie ; ils parlent tous,

ils ont tous des opinions, ils écrivent tous des billets dans les journaux, des éditoriaux, des tracts, ils hurlent tous à la radio et à la télévision, ils écrivent tous des livres, et personne ne les écoute, et personne ne les écouterait plus jamais: car tout le monde est devenu tout le monde, c'est-à-dire moins que personne.

Cvidemment, je me paie de mots. Tous les hommes de ma connaissance qui vivent dans un tonneau sont comme moi. On dirait que cela monte à la tête. Un tonneau n'est pas nécessairement tonique.

Mais j'aurais tant de choses à dire si je le pouvais.

Parler me soulagerait.

Parler à des gens qui m'écouteraient m'adoucirait, me calmerait, me modérerait, me tempérerait, m'édulcorerait. Hélas ! On ne s'entend plus parler nulle part, on ignore même les propres cris de son âme, croyant peut-être qu'on n'a plus d'âme, ou encore qu'on entend les gémissements de l'âme de son voisin, ce qui laisse aussi froid qu'une baleine corsetée s'enfonçant dans une côte. Notre majestueuse Tour de B'Abel, certainement en béton, avec des escaliers roulants et des monte-charge automatiques, est muni de haut-parleurs éjaculant l'absence de profondeur, la facilité, la corruption, la vénalité et des tas d'autres infamies que j'oublie sciemment. Tout le temps étant pris par autre chose, c'est-à-dire par presque rien, personne ne vit plus parce que trop préoccupé de vie. Et moi qui habite ce tonneau impossible à repérer même du haut de la Tour de B'Abel, j'ai beau agiter mes mains, hisser les drapeaux blancs et lancer des fusées lumineuses quand la nuit est noire, personne ne me voit, personne ne s'arrête même si le moment fulgure. On dit pour expliquer le phénomène « C'est la saison des feux follets et des horreurs boréales. » Et tusuite après ça, on ajoute : « C'est aussi banal qu'un rongeur de balusse. »

Pendant ce temps, mes deux saint-joseph meurent de ce que je leur refuse le soleil.

Peu à peu, je m'enlise dans l'abstraction de moi-même.

Lucio dit Fulcanelli prétend que j'en suis encore au nihilisme. Je ne sais pas ce qu'il veut dire. Je n'ai jamais su ce que voulait dire Lucio dit Fulcanelli. Il refuse de vivre comme moi, dans un tonneau auquel il préfère le dernier étage de la Tour de B'Abel où il étudie l'alchimie, les drogues hallucinogènes et la Cabale hébraïque. Ces temps-ci, Lucio dit Fulcanelli est plongé dans *De l'Architecture Naturelle, ou Rapport très archétypal sur l'Établissement, d'après les principes du Tantrisme, du Taoïsme, du Pythagorisme et de la Cabale, d'une « Règle d'or » servant à la réalisation des Lois de l'Harmonie Universelle et contribuant à l'accomplissement du Grand Œuvre de Petrus Talemarianus*, un livre qui lui a coûté la jolie somme de deux cent cinquante dollars en monnaie de singe canadienne. Comme je refusais de toucher à ce livre, Lucio dit Fulcanelli, entrant dans une grande et sainte colère, m'a traité de nihiliste. Ce mot inventé par Tourguéniev signifierait qu'en approuvant la doctrine qui fait de l'anéantissement le but suprême de l'existence, je fais montre d'un scepticisme absolu. J'ai répondu à Lucio dit Fulcanelli par ce mot d'Albert Camus qu'il est supposé avoir lu : « Le nihilisme n'est pas celui qui ne croit à rien, mais celui qui ne croit pas à ce qui est. »

« Évidemment, m'a rétorqué Lucio dit Fulcanelli, toi tu préférerais aller brûler trois cents dollars à Miami plutôt que d'acheter un bouquin qui pourrait t'amener à la libération. »

J'apportais à Lucio dit Fulcanelli une réplique du tonneau que je lui avais trouvé, tonneau beaucoup plus confortable que le mien avec ses anneaux d'acier qui le protègent des mauvais coups et son double fond tout de mortier matorassé. Lucio dit Fulcanelli a pris la réplique que je lui tendais,

il l'a regardée, tout son visage se plissottant de ses ricane-ments retenus, puis il a simplement haussé les épaules et lancé la maquette de mon tonneau sur la Place publique du haut de la Tour de B'Abel.

« Pauvre imbécile, m'a-t-il dit, il y a des jours que je te plains, mon frère. Vivre dans un tonneau ! ... Comme s'il n'y avait pas assez de très hilarants fous partout dessus la terre. »

« Il est écrit dans la Bible qu'il ne faut pas traiter son frère de fou de peur de rôtir dans le feu éternel de la Géante » lui ai-je répliqué.

Et nous nous sommes quittés dans de très mauvais termes.

Avec Lucio dit Fulcanelli, c'est toujours la même histoire. Pendant quelques minutes, il oublie qu'il doit, selon les principes du taoïsme, du tantrisme, du pythagorisme et de la Çabale, demeurer maître de lui-même et dominer sa colère, avec le résultat catastrophique pour un initié qu'il m'envoie immanquablement à tous les sortilèges et qu'il me fouetterait jusqu'au sens s'il en avait la possibilité comme si j'étais un pourvendeur du Temple.

Lucio dit Fulcanelli se vante à tout le monde qu'il est un mystique : les habitants de la Tour de B'Abel qui ne sont jamais à court d'appellations ironiques et railleuses l'ont surnommé Buddha des pauvres. C'est impassible qu'il s'entend saluer ainsi quand il entre ou sort de l'ascenseur géant qui mène à la Tour de B'Abel et en démène. Lucio dit Fulcanelli a des hommes qui l'entourent une hautaine indifférence. « Je suis, moi, et cela me suffit ! », pourrait être sa devise. Il est égoïste en toute perte de connaissance. Il a pris l'habitude de me dire : « Je suis le seul à exister. Les autres, veux-tu que je te le dise ? Les autres, c'est de la marde. »

Je sais que Lucio dit Fulcanelli se prépare dans l'ombre à jouer un grand rôle. Selon lui, il sera le grand-prêtre de la Religion nouvelle. « Cela arrivera, dit-il, quand le kaliyuga,

cette période noire de l'humanité que nous vivons actuellement, se terminera dans la Catastrophe qui marquera la fin des voyages désastreux et la fin d'un monde.» C'est au nom de cet idéal qu'il se tue à l'étude des traditions de l'Orient, apprenant le sanskrit et l'hébreu ancien « afin de pouvoir lire les Livres Saints dans le texte et non plus dans ces traductions corrompues auxquelles nous sommes habitués » .

Voilà comment est mon frère et mon ami Lucio dit Fulcanelli, mieux connu dans la Tour de B'Abel sous le sobriquet de Buddha des pauvres.

Je ne sais pas ce que les gens ont contre les tonneaux, mais toutes les fois que j'ouvre la bouche pour en parler à Lucio dit Fulcanelli, il me répond par des bêtises qui ne correspondent pas du tout à l'idée que l'on peut se faire d'un shaman en rabette de sainteté. Peut-être aurais-je besoin d'un agent de publicité, à petites couilles mais à grosses méninges maqueraudes, pour mousser le concept du tonneau, cette nouvelle muraille de Chine contre les Barbares de l'Absence-de-vie. Tout à l'heure, il ne faudra pas que j'oublie de passer au *Courrier des Pistolets* pour y placer une petite annonce à ce sujet.

Évidemment, je blague.

Je blague pour que passe le temps.

Je blague pour que vienne la nuit. Et avant que ne vienne la nuit.

Alors je serai une autre fois crucifié, avec mon tonneau sur la tête et des tas de petits Pistolets noirs en livrée funèbre qui découperont ma chair pour en faire un putrescent sain-doux afin que se réalisent les prophéties apocalyptiques de mon Livre sacré.